

Introduction

Et dixit illis angelus : Nolite timere, pastores.
« Bergers, n'ayez crainte ! » (Luc, 2, 10.)

« Un jour, le meilleur de tous les bons jours de l'année, la veille de Noël¹... », voici comment on pourrait commencer cette première page d'une exploration bien particulière qui nous mènera aux confins des espaces et du temps. Ou alors : « il était une fois une clochette », ou encore un chausson ; il était une fois un âne ou un cheval et pourquoi pas un renne, et ils savaient voler ; il était une fois une barbe blanche, un vaste manteau rouge, il était une fois un traîneau, une hotte... : autant de manières possibles de commencer cette histoire du Père Noël, même si à première vue on ne voit vraiment pas ce que pourraient avoir en commun un âne, un chausson, une clochette, et encore moins une hotte. Et pourtant, leur parenté, en termes de significances symboliques et poétiques, est si intime qu'ils en seraient presque interchangeable. Mais commençons par le commencement. Partons du constat que de toute évidence ils coïncident comme accessoires autour d'une bonne et rouge figure ronde que l'on fête tous les ans, pendant les nuits les plus longues de l'année. Ce sont eux qui confèrent à cette silhouette familière son identité en même temps qu'ils la révèlent, comme autant de gènes porteurs d'un long passé, d'une immense mémoire.

Mais il est vrai que, comme toujours dans le langage chiffré de la poésie, de la parabole ou du mythe, ces objets et animaux sont déviés légèrement de leur nature et fonction initiales, et c'est précisément dans cette brèche que peut se nicher un surplus de sens. Hottes, clochettes et barbes servent ici un scénario immémorial qui se répète tous les ans au solstice d'hiver, lors des Douze Jours²

(entre Noël et l'Épiphanie, ou plus largement depuis la Toussaint jusqu'à la Chandeleur), mais qui culmine le 25 décembre dans l'expression de la Nativité chrétienne ; au Moyen Âge, le Christ est d'abord et avant tout « celui qui est né à Noël³ ».

On a dit beaucoup de choses désobligeantes sur le Père Noël, oubliant qu'il fait partie de ceux qui nous ont appris à rêver et à pressentir naïvement, c'est-à-dire spontanément, l'infini avec ses terrifiantes beautés : l'enfant atteint le sacré par le biais du merveilleux. On a dit beaucoup de charmantes ou agaçantes mièvreries, d'inexactitudes aussi à son sujet, ignorant manifestement la longue chaîne et les ramifications de l'antique lignage qui nous l'a transmis, tant il est vrai que presque toutes les histoires commencent par être *une histoire de famille* ! On a en particulier confondu son aimable et opulente figure avec de cyniques intentions commerciales qui ont tendance à envahir notre univers de décembre, mais le Père Noël n'y est pour rien. Bien sûr, les marchands ont joué leur rôle dans sa popularité devenue cosmique, mais ils ont simplement exploité la surface de sa personne, et aussi toute sa prodigalité, ce qui après tout est leur métier.

Mais non, le Père Noël n'est pas une invention des marchands du temple⁴. Le Père Noël est une manifestation vénérable d'une très ancienne histoire, il en est une incarnation au même titre que son célèbre double ou parent, saint Nicolas, dont il partage en effet bien des traits ; outre leur parenté, ils sont certainement liés par une sympathie originelle qui a permis et accentué une contamination profonde et réciproque. On a parfois posé leur lien en termes de filiation directe — le Père Noël « descendrait » de saint Nicolas* — d'ailleurs pour en contester aussitôt le bien-fondé⁵. À notre sens, la question se pose en des termes tout autres. Ce qui importe, ce n'est pas tant la filiation que le « cousinage », c'est-à-dire, en termes de sémiologie, les jeux de contamination analogiques : nous sommes dans l'immense domaine de la poésie, du langage et du mythe, nous nous trouvons sur le continent du sacré qui ne s'appréhende ni ne se dit qu'à travers des *chiffres* nécessitant des clefs, à travers des représentations, des images, à travers

* Voir cahier hors-texte, ill. 6.

des comparaisons, donc. Prétendre remonter aux origines d'une grande figure ancestrale est à peu près aussi illusoire et vain que, pour le philologue, l'obstination à pourchasser *le* manuscrit O, l'archétype d'un ancien texte : le premier manuscrit parlant du Graal par exemple, ou le premier *Roland* qui nous livrerait du même coup l'identité de l'auteur⁶.

La question peut se résumer d'une autre façon encore : nous avons affaire à un problème de correspondance entre une figure et un nom. Tantôt un même nom ne désigne pas tout à fait le même personnage : Santa Claus par exemple renvoie directement à notre Père Noël, et pourtant, le nom de Nicolas s'y lit à peine altéré, même si l'un vient la nuit du 24 décembre, et l'autre le 6 décembre. Donc, d'un côté un seul et même nom peut renvoyer à des figures légèrement différentes. De l'autre côté, des noms différents peuvent renvoyer au même personnage — pensons au Bonhomme Noël, au Père Janvier — ou à la même fonction, comme l'Enfant Christ qui remplit le rôle du Père Noël ou de saint Nicolas dans certaines contrées ; et si on élargit le cercle concentrique, on aboutit même à des personnages à première vue très éloignés de notre noyau, comme la *Befana* ou la Tante Arie qui entrent pourtant dans le même scénario, qui reçoivent *les mêmes attributs*, ces « invariables » que sont clochettes, capes et couvre-chefs de toute espèce, bâtons, hottes, et auxquels il faut ajouter certaines circonstances immuables comme le vol, la nuit, les Douze Jours. Ceux qu'on considère parfois comme les deux « inventeurs » américains du Père Noël, Clément Moore et Thomas Nast, n'ont rien inventé vraiment à partir des années 1830 ; mais ils ont donné une variante nouvelle et poétique à une ancienne figure dans l'air du temps car, vers 1807 déjà, en France, la jeune George Sand attend le « petit Père Noël » qui doit descendre par le tuyau de la cheminée pour poser dans son soulier une orange ou une pomme⁷. N'est-il pas vrai que Noël ne cesse, aujourd'hui encore, de générer tous les ans de nouveaux contes et épisodes autour des principaux protagonistes ?

Ce qui est à notre portée, et passionnant à observer et à essayer de retracer, ce sont donc ce qu'on pourrait appeler, pour commencer, des « coïncidences », des récurrences autour d'un noyau donné qui

se combinent avec une étonnante constance pour produire un scénario qui peut connaître des variantes plus ou moins prononcées à travers l'espace et les époques, mais dont le cœur reste remarquablement immuable. Qu'à travers des régions et des époques très différentes, sous des noms variés, en rouge bien sûr, mais aussi en bleu (Russie) et en vert (Angleterre), apparaisse, au mois de décembre, un personnage souvent aérien dans un scénario réunissant clochettes, âne, bâton ou crosse, capuche et barbe, hotte, sac ou chariot, chaussons et bottes et, enfin, toutes sortes de richesses, originellement nourritures surtout — tout cela est profondément significatif, et c'est ici qu'il faut amorcer l'enquête. Nous nous trouvons devant un espace de poésie, de profondes significances sacrées, devant un scénario qui raconte un bout de notre propre histoire d'hommes, en s'ancrant dans nos premières émotions d'enfant, un peu comme lorsqu'on traverse une armoire pour se retrouver dans un merveilleux continent à la fois inexploré et pourtant confusément, profondément, familier. Nous verrons d'ailleurs qu'armoire et hotte sont deux objets beaucoup moins différents qu'on pourrait l'imaginer, en tout cas ils sont impliqués au premier chef dans notre affaire ! En effet, notre Vieil Homme en rouge — qu'on l'appelle Père Noël ou autrement — se présente à nous avant tout comme un illustre porteur de hotte, de sac ou de conducteur de chariot, et c'est tout un. Ce contenant ou véhicule semble avoir pour fonction première de prodiguer des vivres aux enfants et aux pauvres ; il est symbole d'abondance au cœur du froid et maigre hiver.

Commençons par fixer notre attention sur le début de cette période *marquée* et sur la plus ancienne figure clairement identifiée et familière, autour de laquelle se sont organisés de manière cohérente et parfaitement lisible tous les ingrédients de notre scénario de Noël : saint Nicolas. Jacques de Voragine fixe au XIII^e siècle un grand nombre d'histoires circulant à son sujet ; sa *Légende dorée* constitue pour nous aujourd'hui un vivier inépuisable de croyances et de légendes ayant circulé dans l'Occident médiéval au cours de mille ans : après la Bible, c'est l'œuvre dont on a conservé le plus grand nombre de manuscrits, critère essentiel pour évaluer la popularité d'un ouvrage, et donc son impact sur les mentalités et la structuration du réel, à un moment donné de l'histoire. Jacques de

Voragine est dominicain, archevêque de Gènes († 1298). S'il a choisi Nicolas parmi les quatre saints présentés au début du Temps, c'est-à-dire au début de l'Année liturgique (après l'Avent du Seigneur et saint André, et avant sainte Lucie et saint Thomas), c'est parce que Nicolas était un des saints les plus populaires depuis le XI^e siècle⁸, certainement à cause de sa réputation de nourricier — sa hotte ! — et de défenseur des pauvres en général, et grâce à sa dimension christique d'une très grande limpidité : comme le Christ, il nourrit les affamés ; comme le Christ, il sauve les navigateurs ; comme le Christ enfin, il ressuscite les morts.

Voici les éléments de son histoire qui nous intéressent et qui serviront de soubassement et de prémisses au voyage explorateur que nous allons entreprendre. Quatre « spécialités » apparaissent de prime abord : le lien du saint avec l'abondance et la fertilité ; sa maîtrise des cycles de la vie et de la mort ; son aptitude à se déplacer de manière surnaturelle, et enfin ses accointances avec l'eau. Historiquement, Nicolas (ca. 270-310) était le fils unique d'un couple aisé. Dès son premier bain, il se tient debout, signe incontestable de sa prédestination surnaturelle, mais aussi indice de sa domination de cet élément. Autre signe de sa nature exceptionnelle, il ne prend le sein que le mercredi et le vendredi, comme s'il s'agissait par cette frugalité proprement sacrificielle de favoriser, sinon la surabondance alimentaire, du moins la constitution de réserves. À la mort de ses parents, il emploie tout son héritage pour venir en aide aux nécessiteux. Voici le premier miracle que Voragine (et avant lui bien des textes et pièces, en latin ou en roman) rapporte : Nicolas envoie des sacs d'or, à trois reprises, à un homme contraint par la pauvreté à prostituer ses filles ; elles peuvent ainsi faire de beaux et honorables mariages. Ce miracle est souvent exploité par l'iconographie. Un vitrail de la cathédrale de Chartres, par exemple, qui fait partie d'une grande verrière dédiée à notre saint le représente en train de distribuer les trois bourses rondes à l'aspect de grandes hosties, marquées d'une croix. Et la tradition populaire, encore vivante dans nos régions aujourd'hui, dit même que ces bourses d'or envoyées de loin auraient atterri dans des *chaussures* qui séchaient près du feu !

Nicolas devient ensuite évêque de Myre (dans le sud de l'actuelle

Turquie) et on dit qu'il participa au concile de Nicée. Il continue de faire des miracles dont un des plus célèbres renvoie à la biblique multiplication des pains :

« Une dure famine frappa toute la province de saint Nicolas et tous les habitants se trouvaient sans nourriture. L'homme de Dieu apprit alors que des navires chargés de grain avaient débarqué au port. Il se hâta d'y aller et de demander aux matelots de secourir les affamés en donnant au moins cent mesures de grain par navire. Après des réticences et des discussions, ils s'exécutèrent, mais sans observer aucune diminution de leur cargaison⁹. »

Nicolas se rendra célèbre par bien d'autres miracles encore aussi bien de son vivant qu'après sa mort. Un grand nombre de ces histoires nous sont familières à travers légendes et chants. La plupart soulignent le lien du saint avec l'abondance alimentaire et la fertilité des femmes ; autrefois, à Provins, les jeunes filles « remuaient le loquet de la porte de la chapelle de Saint-Nicolas, en répétant cette formule :

*Saint Nicolas, saint Nicolas,
Mariez vos filles et ne m'oubliez pas*¹⁰. »

Notre saint incarne donc résolument le principe de vie triomphant et, par conséquent, toutes les forces qui s'opposent à la mort. Arrêtons-nous au miracle le plus limpide dans ce sens, le plus célèbre aussi, celui qui narre l'aventure des « Trois petits enfants » sauvagement égorgés par un boucher qui les met « au saloir comme pourceaux » d'après la chanson — image détournée et monstrueuse de l'abondance alimentaire transformée en réserve —, et que saint Nicolas va ressusciter¹¹ :

*« Ils étaient trois petits enfants
qui s'en allaient glaner aux champs.*

Tant sont allés, tant sont venus
Que vers le soir se sont perdus.

S'en sont allés chez le boucher,
Boucher, voudrais-tu nous loger ? *Ils étaient trois petits enfants...*

Ils n'étaient pas si tôt entrés,
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux. *Ils étaient trois petits enfants...*

Saint Nicolas, au bout d'sept ans,
Vint à passer dedans ces champs,
Alla frapper chez le boucher,
Boucher, voudrais-tu me loger ? *Ils étaient trois petits enfants...*

Entrez, entrez saint Nicolas,
Il y'a d'la place, y n'en manque pas !
Il n'était pas si tôt entré
Qu'il a demandé à souper. *Ils étaient trois petites enfants...*

Du p'tit salé, je veux avoir,
Qu'y a sept ans qu'est dans l'saloir !
Dès qu'le boucher entendit ça,
Hors de la porte il s'éclipsa. *Ils étaient trois petits enfants...*

Boucher, boucher ne t'enfuis pas !
Repens-toi, Dieu te pardonnera !
Saint Nicolas alla s'asseoir,
Dessus les bords de ce saloir. *Ils étaient trois petites enfants...*

Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand saint Nicolas,
Et le saint étendit trois doigts,
Les p'tits se r'lèvent tous les trois. *Ils étaient trois petits enfants...*

Le premier dit : J'ai bien dormi !
Le second dit : Et moi aussi !
Et le troisième, le plus petit :
Je me croyais au Paradis ! *Ils étaient trois petits enfants... »*